

FEUILLETON DU "VIOLON."

L'IMMORTELLE

C'est pas pour l'anneau d'or
Qu'elle me doit encor ;
Mais c'est pour un baiser
Qu'elle m'a refusé !

Le chanteur de village qui gâtait cette chanson populaire en la faisant tourner au burlesque, tordait, à la fin de chaque couplet, son vaste mouchoir à carreaux bleus comme pour exprimer des flots de larmes.

Le gros rire de cent cinquante buveurs suivait, comme un refrain repris en chœur, chacun des couplets de la complainte. Ces buveurs étaient, pour la plupart, des gens de mer, pêcheurs, caboteurs, matelots, capitaines jeunes et vieux, beaucoup de retraités ; à ces gens étaient mêlés quelques ouvriers et quelques paysans.

Un seul des buveurs ne riait pas : un capitaine marin de ma connaissance, en veste de molleton bleu ouverte et laissant voir la haute ceinture de laine rouge. Il fumait avec activité et je voyais, au gonflement des veines de son énorme cou à plis, rudes, qu'il avait envie de pleurer et qu'il se résistait.

Quand la chanson fut chantée, le capitaine tira de sa poche un mouchoir à carreaux bleus, assez semblable à celui de chanteur grotesque, et s'essuya furtivement le coin des yeux.

—Eh bien, capitaine, lui criai-je d'un bout à l'autre de la salle, comment allez-vous ? Vous voilà donc de retour de Chine ?

—Et en partance pour y retourner, j'appareille demain.

Je quittai ma place pour aller m'asseoir à ses côtés.

Nous étions à Bandol, un des plus jolis villages de la côte de Provence, entre Marseille et Toulon. A l'extrémité d'une grande courbe de plage, il rit au soleil, le village qui était, il y a vingt ans encore, le pays des tonneliers et qui décidément, est aujourd'hui le pays de l'immortelle, la fleur des morts ; on voit partout sa touffe d'un vert pâle, grisâtre, sa fleur sèche d'un jaune luisant, de l'or véritable fait avec du soleil, au mois de juillet, quand les jeunes filles vont faire la moisson des immortelles dans les cultures en escalier, sur les côtes, devant la grande mer bleue, quel joli tableau ?

Au moment où je rejoignis le capitaine, sans y prendre garde, je freinai entre mes dents deux vers de la chanson que nous venions d'entendre :

Mais c'est pour un baiser
Qu'elle m'a refusé !...

—Pour sûr dit alors le capitaine, vous ne savez pas mon histoire, autrement, vous n'auriez pas chanté ça.

Je me tus, regrettant le mouvement de curiosité qui m'avait ce soir-là rapproché du capitaine. Et me levant :

—Adieu, lui dis-je ; je vois bien que je vous aurai fait du chagrin sans le vouloir. Bonne nuit, et un bon voyage !

Je lui tendais la main ; il dit :
—Non, je veux vous conter ça : parler soulage.

—Cette chanson me rappelle l'unique amour de ma jeunesse, la seule femme que j'aimerai jamais.

—Elle était cueilleuse d'immortelles, et très adroite à faire des bouquets bien réguliers. Elle s'appelait Meyffrette. Il y a de cela près de vingt-cinq ans. J'en avais seize ; elle quinze au plus.

—Je l'avais connue aux cueillettes d'immortelles, y étant aller moi-même travailler plusieurs fois, dans un champ qu'avait mon grand-père.

—Meyffrette était blonde. Elle avait un grand front très lissé sur lequel ses bandeaux plats reluisaient au soleil ; et, pour le reste de son visage, rien de particulier que la plus belle beauté de jeunesse qu'on puisse voir. Beaucoup de jeunes hommes déjà pensaient à elle. Elle avait aussi cela

pour elle de ne point s'habiller en demoiselle de la ville, comme le faisaient dès ce temps nos villageoises d'ici.

—Au lieu des robes "princesse" et des chapeaux chargés d'oiseaux empaillés avec lesquels les autres croient s'embellir, elle portait simplement la jupe de cotonnade rayée blanc-bleu et la casaque d'indienne à petites fleurs, comme nos grand'mères. Un chapeau pour le soleil ; et rien que ses cheveux, à l'ombre. Et quand nous y arrivions à l'ombre elle rejetait en arrière d'un brusque mouvement de tête, son grand chapeau de paille qui alors pendait sur son dos, retenu par les rubans.

—C'était, je vous le dis, une brave fille !

—Je l'aimai.

—Ce mot dit tout, car il n'y a pas d'histoire dans ce que je vous raconte. Je l'aimai. Comment vous dire ça mieux, pour vous dire cela bien ? Je ne mangeai plus, pour y penser. Je maigrissais. Je ne travaillais guère, et je ne m'amusais pas. Je n'allais plus aux boules, ni dans les cafés, ni à la promenade, ni à la chasse avec mes oncles. J'avais dans les yeux, dans l'esprit, un portrait d'elle qui ne voulait pas s'effacer. Je pouvais regarder une chose ou l'autre, je ne voyais qu'elle ! Loin d'elle, je sentais que ma vie n'était pas avec moi. Près d'elle, je cherchais ce qui me manquait, et c'était mon cœur.

Je lui écrivais des billets tout le long du jour, que, bien entendu, je ne lui donnais jamais ; je les brûlais soigneusement après les avoir écrits avec beaucoup de peine. Quelquefois j'en apprenais un ou deux par cœur, parce qu'il me semblait qu'il y avait des paroles bien trouvées pour lui plaire ; mais je ne les lui récitai jamais. Du reste, ces billets ne pouvaient pas me satisfaire parce que j'aurais voulu les terminer par un : "Je t'embrasse" mais je n'osais jamais. Ce mot me venait toujours ; je ne l'ai jamais écrit. Au moment de l'écrire, je voyais toutes les étoiles. La tête me tournait, et je laissais là la plume pour brûler mon papier !

—Pour elle, elle me riait du plus loin qu'elle me voyait ; mais à qui et à quoi ne riait-elle pas ? Une enfant ! et si heureuse alors avec son père, un bon ouvrier tonnelier qui gagnait gros en ce temps-là, au bon temps de la vigne et des tonneaux ! et heureuse avec sa mère, une tant brave femme !

—Elle riait donc, me criant du plus loin : Bonjour, Justin ! toutes les fois qu'elle me voyait.

—Imbécile ! je devenais tout rouge, et c'est à peine si je lui répondais. Est-ce bête, hein ? insista le capitaine en me regardant fixement. Et si je vous disais, ajouta-t-il, que moi, tel que vous me voyez, à plus de quarante ans, avec de la barbe jusque dans mes yeux, où je n'ai pas froid, je vous jure, je suis encore timide comme une fille ! Timide comme un oiseau ! Non de D... ! Que vous le croyiez ou non, c'est comme ça ! Si ce n'est pas une honte ! Un rouleur de mer ! un pirate, quoi ! Faut-il être bête !

—Bref, je n'osais jamais lui dire autre chose que :

—Bonjour, Meyffrette ! ou : Comment allez-vous, mademoiselle Meyffrette ?

—Non rien autre, jamais. Sans doute parce que je ne pensais qu'à l'embrasser, et ça me rendait bête.

—En ai-je fait, des projets, bon Dieu ! pour en venir à ça : l'embrasser ! En ai-je arrangé des parties de cache-cache, au jour tombant, dans les magasins d'immortelles !

—Tout le jour, j'allais regarder les filles qui faisaient les bouquets, ou qui suspendaient sur les cordes de la terrasse les immortelles colorées, pour les faire sécher ; j'étais là, debout contre le mur, au pied de la terrasse ou couché au soleil comme un chien qui attend son maître sur le pas d'une porte. On commençait à dire dans le pays : Ce fénéant de Justin ! Eh non,

je n'étais pas paresseux ; j'étais seulement amoureux, mais à en devenir fada !

—Bon ! un jour, tenez, en jouant à plusieurs, nous nous étions, elle et moi, cachés tous les deux seuls dans une chambre à immortelles. Une autre jeune fille cherchait. L'entendant venir, je dis bien bas :

—Meyffrette, fermons à clef !

Ce fut Meyffrette qui ferma : mais, comme j'avais envoyé la main sur la clef en même temps qu'elle, il arriva que ma main se posa sur la sienne, et, à la vérité, nous fermâmes ensemble. Je laissai alors ma main sur la main de Meyffrette ; je ne l'aurais pas retirée pour un empire ; j'avais sans le vouloir, fait une chose difficile ! Je ne m'en allais donc pas et elle non plus. Nous restions là, pendant que la fille au dehors essayait d'ouvrir, l'un contre l'autre, nos têtes approchées, ma main sur la sienne que je n'osais presser pourtant ! Ses cheveux blonds, un peu défaits, frôlaient les miens par moments. Quelque chose me répétait : Embrasse-la donc ! Et je me penchais un peu ; mais il me semblait que j'allais, en l'embrassant faire crouler le plafond sur ma tête. Et si ça n'avait été que ça ! Mais elle aurait retiré sa main ! Et je ne l'embrassai pas de cette fois encore !

—La fille qui nous cherchait s'en était allée, nous croyant ailleurs. Je gardai longtemps la même position. Cela devint si embarrassant que je cherchai quelque chose à dire, pour en finir, et je ne trouvais rien. A la fin pourtant, je jetai un regard sur les immortelles qui répandaient autour de nous leur odeur forte, les unes en bouquets, suspendues au plafond, les autres aux murailles ; d'autres encore en tas sur le plancher, et je dis :

—Y en a-t-il, hein ? y en a-t-il Meyffrette, cette année, des immortelles !

—Alors j'ouvris la porte et Meyffrette s'envola, en riant comme un oiseau chante.

—Là-dessus, arriva au pays mon oncle le capitaine au long cours. Mon père se plaignit à lui de ma paresse.

—Si je l'ammenais ? dit l'oncle.

—Emmène-le, dit mon père, qui savait son frère bon comme le pain et capable de me rendre heureux.

—Mon oncle me prit à part.

—Qu'as-tu, petit ? dit-il.

—Il me retourna si bien que je lui avouai mon amour pour Meyffrette et mon désir de l'embrasser une fois, assurant qu'un baiser, un seul, me rendrait la vie et le goût du travail.

—Mon oncle rit beaucoup et me dit :

—Voilà tout ce qui te chagrine, nigaud ? Ecoute ; je ne t'emmènerai jamais malgré toi. Ce n'est pas sur le plancher des vaches qu'on mange le plus de vaches enragée ! Si un baiser te doit guérir, guéris, petiot, et, toute ta vie, plante des immortelles. Mais si tu dois périr d'amour, viens faire un petit tour de monde. Ça fait toujours du bien !

—Je déclarai, bien entendu, que je ne partirais pas. Ne plus voir Meyffrette, bon Dieu ! que serais-je devenu ?

—Eh bien, nigaud, est-ce pour aujourd'hui ? me disait mon oncle tous les jours. Ça n'est pourtant pas

difficile d'embrasser une belle fille, et c'est véritablement très agréable ; ça n'est pas une affaire, je te dis ! Un bras autour de la taille, les lèvres sur la joue, et clac ! on fait chanter la caresse !

—Il riait, il riait, mon oncle.

—Vous en parlez à votre aise, lui disais-je, parce que vous êtes vieux, mais moi, que vous dirai-je ? je n'ai pas le courage d'oser !

—Un jour, mon oncle annonça son départ pour le surlendemain.

—Je partirai donc sans t'avoir vu agir en homme ? me dit-il.

—Mon oncle, répondis-je en le regardant d'un air fier, je crois que j'ai trouvé le moyen d'embrasser Meyffrette à coup sûr.

—Voyons le moyen.

(A continuer)

J. N. LAMARCHE
RELIEUR
No. 17, RUE SAINTE-TERESE
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin
promptitude, et à prix très modérés.

LOTERIE NATIONALE:

\$30,000
DE PRIX SERONT TIRÉS
LE 20 AVRIL 1887
PRIX DU BILLET, \$1.00

Pour obtenir billets, informations, etc., s'adresser au secrétaire.

S. E. LEFEBVRE,
19 rue St-Jacques.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.
jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE
Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE
ECUTERLES COMMANDES LES PLUS
CONSIDERABLES SOUS LE PLUS
BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
GÉRANT
No 45, PLACE ACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.